

***“Welcome my friend”.***  
***La Jungle de Calais***  
***décembre 2015 - octobre 2016***

Journal : 37.5 x 55 cm, 44 pages  
Tiré à 20 exemplaires en angleterre sur une presse jet d'encre  
pour le Centre National des Arts Plastiques  
Photographies et textes : Gilles Raynaldy  
Conception : Francesca Alberti et Gilles Raynaldy  
Graphisme : Julie Rousset  
Photogravure : Philippe Guilvard



Gilles Raynaldy  
« Welcome my friend »  
La Jungle de Calais,  
décembre 2015 - octobre 2016

J'ai vu pour la première fois la Jungle de Calais un matin de décembre 2015. Nous sommes arrivés en voiture avec Jean, Silvestre et Valérie que j'avais rencontrés lors d'une réunion du PEROU (Pôle d'Exploration des Ressources Urbaines). Nous nous sommes garés sur le chemin des Dunes, puis rapidement le petit groupe s'est séparé. Jean et moi sommes restés ensemble quelque temps à la lisière de la Jungle, peut-être dans le but de nous donner du courage avant d'y pénétrer. Il connaissait assez bien l'ambiance des bidonvilles pour y avoir photographié. Je dois dire que j'avais un peu peur de toute cette étrangeté.

Da haut des petites dunes qui la bordaient, on voyait s'étendre une agglomération faite de centaines de cabanes, de chemins et de rues, sur un sol de terre et de sable. Au loin, à l'ouest, se dessinait la silhouette modeste et familière d'une église construite en bois. Notre point de vue ne nous permettait pas de voir plus au nord, mais on devinait que cette urbanité se poursuivait. Partout des cheminées laissaient échapper les fumées des foyers. Une douce rumeur s'entendait, celle d'une ville habitée par des milliers de personnes.

J'ai fini par descendre de mon belvédère pour m'avancer dans cet étrange territoire. L'appréhension m'a quitté au premier sourire que j'ai croisé sur un chemin. Je ne m'attendais pas à ces « welcome my friend » que des inconnus m'adressaient. Je n'ai jamais mis les pieds au Darfour, en Syrie, en Éthiopie et je n'ai pas fait l'expérience de l'hospitalité dans ces pays, mais manifestement d'autres savoir-vivre qu'en France, faits de bienveillance et d'entraide, avaient cours à la Jungle : j'étais un étranger de passage qu'il était naturel d'encourager et d'aider.

Une multitude de photographes travaillaient sur la Jungle. Il y avait des interdictions écrites sur des panneaux en bois ou des bouts de carton – « no photos », « no journalists », « ask before » – ; leur fréquence révélait une présence médiatique massive. Des gestes hostiles que l'on m'a adressés lorsque j'ai tenté de viser une maison ne m'ont guère encouragé à photographier. Finalement, j'ai à peine sorti mon appareil autant par crainte que par respect. J'ai simplement fait du tourisme comme lorsque l'on visite une ville inconnue, allant de restaurant en salon de thé. J'ai serré des mains, croisé des regards, peu parlé. Puis, le soir venu, nous sommes repartis pour Paris.

En février, apprenant que les pouvoirs publics envisageaient de raser la partie sud de la Jungle, je suis reparti pour plusieurs jours afin de garder une mémoire photographique de cette situation humaine et urbaine avant que tout ne disparaisse. Je me suis donné comme conduite de photographier ce qui s'offrait à la photographie, sans trop forcer : photographier sans classer ni catégoriser, au fil des rencontres puisqu'elles rythmaient les journées, agir un peu comme cette ville qui se déployait sans planification préalable.

En marchant jusqu'au soir dans la Jungle, j'ai pu me faire une idée de son étendue et de la façon dont elle était organisée. Surtout j'ai senti dans mon corps, habitué au confort de Paris, les éléments que devaient affronter les habitants : le froid, l'humidité, la neige et la pluie, la boue, les eaux stagnantes, le sable et le vent, adoucis par la chaleur des réchauds, la bonne odeur du feu, du thé et des repas. Mais il n'y avait

pas d'électricité hormis celle que produisaient les groupes électrogènes des restaurants ; on se lavait à l'eau froide à des robinets collectifs et les toilettes en plastique exhalait une puanteur extrême. J'ai vu des visages fatigués, croisés des regards aux yeux rouges, serrés des mains fébriles et entendu des toux inquiétantes qui provenaient des tentes. Pourtant, malgré ces conditions de vie misérables, il était évident qu'il se passait quelque chose qui dépassait la simple survie. Ici, sur ce petit territoire à proximité de Calais, une tentative de vivre ensemble s'inventait, une utopie se concrétisait. Une joie, un espoir et même une sorte de fierté étaient palpables à ce moment : les attaques répétées de l'État français et le refus des Anglais d'ouvrir leurs frontières ont fini par les épouser au cours de l'année 2016. Des dizaines de volontaires, anglais pour la plupart, mais aussi français, membres d'associations, jeunes étudiants ou retraités, participaient activement à la vie de la petite cité. Ils donnaient des cours d'anglais et de français, aidaient à construire des cabanes, soignaient, donnaient des conseils juridiques, distribuaient de la nourriture, ramassaient les ordures.

Je n'ai jamais dormi sur place. Je ne connais que l'ambiance des journées. J'ai toujours gardé une distance de visiteur. Je n'habitais pas là. Lors de mes visites qui duraient en moyenne cinq jours chaque mois, j'ai partagé des moments simples et forts avec certains habitants. Durant cette année, il m'est arrivé de revoir quelques personnes malgré la vie du camp qui rendait bien difficiles les retrouvailles. Certains passaient en Angleterre, les numéros de téléphone changeaient souvent, les habitations arboraient de nouveaux occupants. Peu de choses persistaient. Même le terrain, les pierres et les dunes bougeaient.

Lorsque l'on me demandait pourquoi je faisais des photographies, je répondais souvent, de façon naïve peut-être, « pour mon peuple, pour qu'il voie, pour qu'il vous connaisse un peu mieux. Nous en avons besoin, car nous avons peur ». Mais c'était la moitié de la réponse. Cela aurait été difficile, dans ce contexte, d'ajouter que je voyais de la beauté dans la Jungle : la façon de cultiver des jardins, l'organisation des cuisines et des cours, les manières de construire, les décorations des restaurants des Afghans, les façons de s'asseoir, de faire le feu, de cuisiner, de laver son linge, etc. Comment photographier en effet si je n'avais pas vu de la beauté dans ces résistances quotidiennes ?

Faire ces photographies m'a souvent empêché d'écouter et de parler. Mon action se concentrait entièrement dans le fait de voir, dans un quasi-silence. Les échanges avec les hommes se faisaient par les regards, les gestes, des petites phrases. Nous étions ensemble, nous partagions des moments intenses et calmes, mais je n'ai pas recueilli leurs histoires. Je regrette de ne pas avoir enregistré leurs voix, de ne pas avoir su ce qu'ils quittaient, ce qu'ils projetaient.

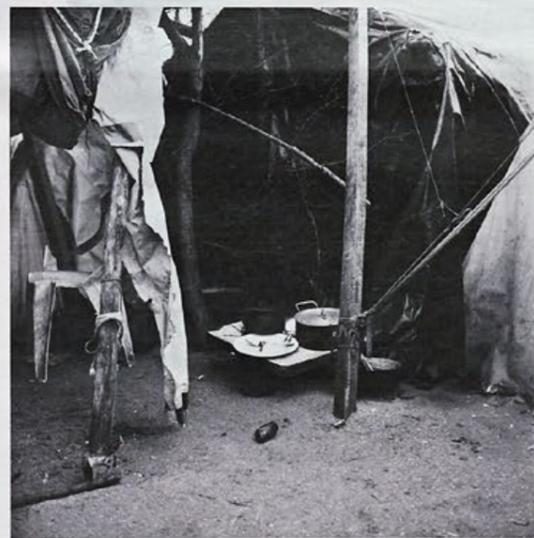
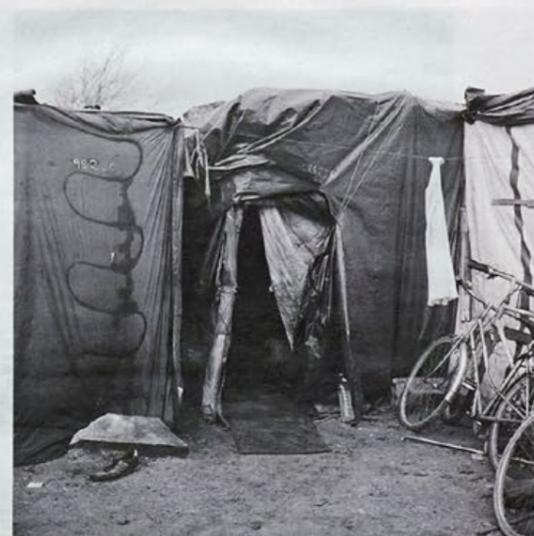
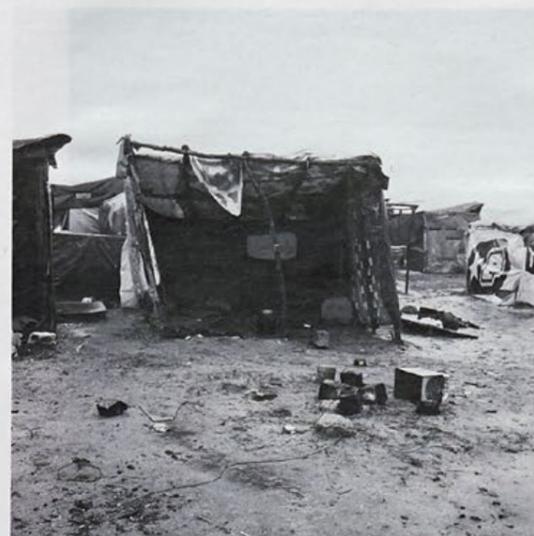


18 décembre – Un quartier soudanais le long du chemin des Dunes, zone sud



22 février - Intérieur d'une cuisine partagée par des Soudanais, zone sud  
23 février - Habitations abandonnées, zone sud

22 février - Une cabane le matin, les occupants dorment, un quartier soudanais, zone sud  
23 février - Un lit dans un intérieur soudanais, zone sud



23 février - Abris ou cuisine, zone sud  
23 février - Relief d'un repas, habitation soudanaise, zone sud

23 février - Entrée d'une habitation soudanaise, zone sud  
23 février - Un banc ou une table dans un quartier soudanais, zone sud



24 février – Un lieu en commun au sein d'un groupe d'habitations soudanaises proche de l'école des Arts, zone sud



24 février – Une entrée dans le quartier soudanais situé le long du chemin des Dunes, zone sud



7 mars - L'église éthiopienne orthodoxe, zone sud

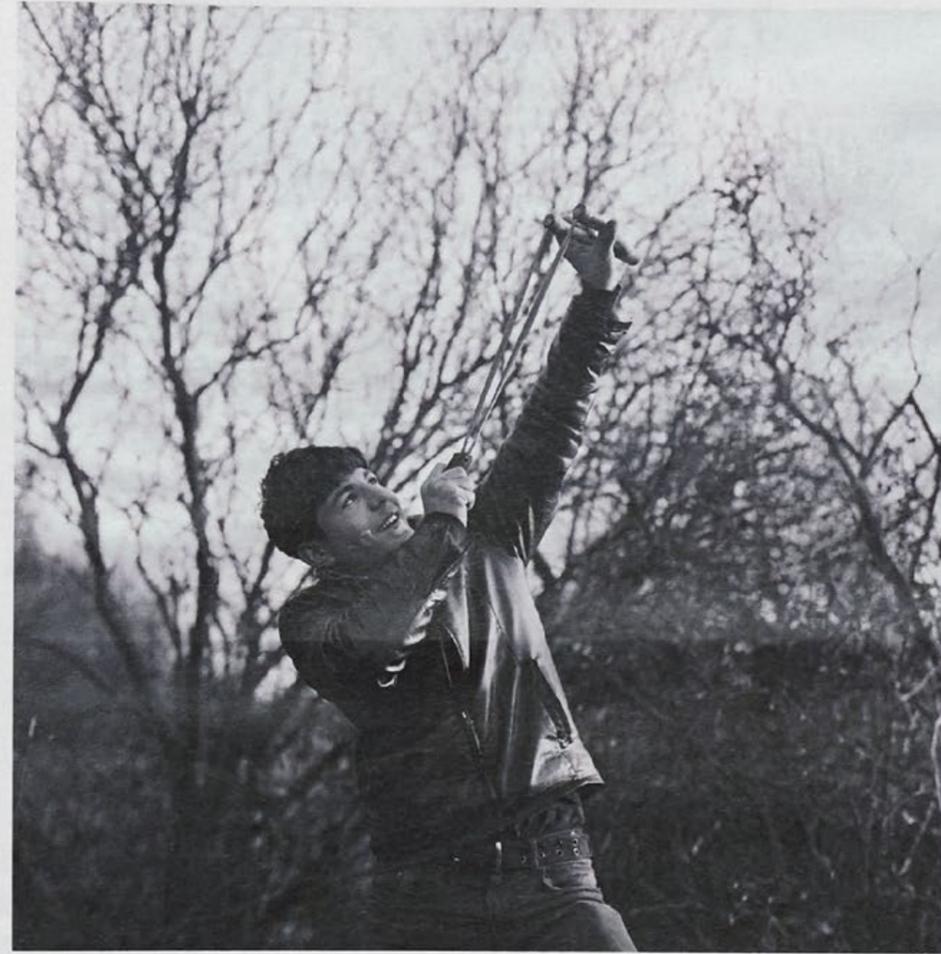


7 mars - Intérieur de l'église éthiopienne orthodoxe, zone sud

Pendant le démantèlement, dans un silence relatif, des femmes prient agenouillées, le front au sol, recouvertes de leurs voiles blancs ou de couleur.



16 mars - Les quartiers soudanais détruits



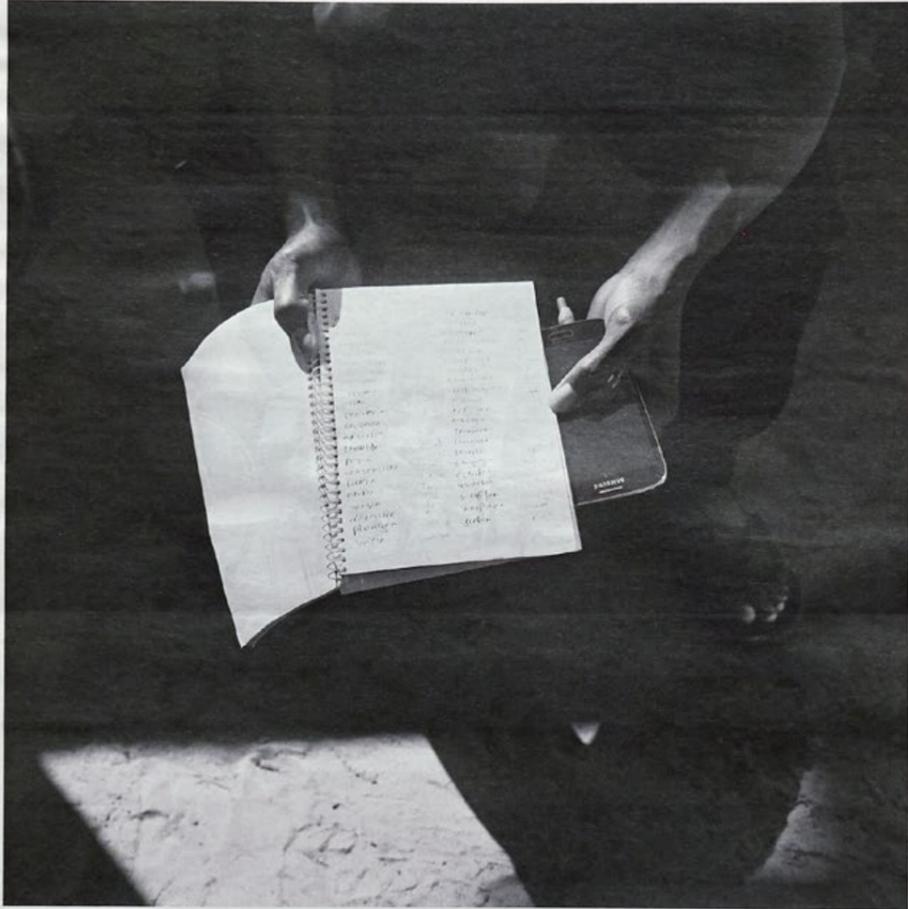
17 mars - Un garçon tire au lance-pierre pour la photographie



23 octobre - La veille de l'évacuation, sur la butte de la zone des cent mètres, une équipe de télévision allemande enregistre pour le journal du soir



25 octobre - La grande cabane, que l'on dit être la première à avoir été construite dans la jungle, après le départ des derniers occupants zone nord



19 juillet – Le carnet de traductions de Mohamed, cour de l'école du Darfour, zone nord